

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Band:** 4 (1901)  
**Heft:** 195

**Artikel:** Causerie  
**Autor:** D'Anjou, Renée  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-285555>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

femme, pas d'économies et je ne veux pas faire de dettes.

LOUIS. — Mais tu n'en feras pas. Le comité de la grève a des fonds, nos amis ont le bras long, nous aurons des subventions de l'Etat, les camarades nous aideront, tu verras ce que c'est que la solidarité ouvrière.

PIERRE. — Un *tu le tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras* ! Mon avis est que vous allez faire une bêtise, j'aime mieux rester au travail que de courir le risque de chômer quelques semaines. Faites ce que vous voudrez ; moi, je n'en suis pas !

LOUIS. — Pauvre ami, tu seras bien obligé de marcher. Demain nous rentrons tous à l'usine, comme si de rien n'était. Le patron se frotte les mains, il jubile, croit nous avoir fait peur, et, crac ! patatras ! au coup de neuf heures, plus personne, tout le monde quitte l'ouvrage.

PIERRE. — Eh bien, pas moi ; je veux travailler, et je travaillerai.

LOUIS. — Et si nous ne voulons pas ? La grève votée, malheur aux traîtres et aux lâcheurs : leur affaire est réglée.

PIERRE. — Eh bien ! voilà qui est raide ! Vous voulez chômer, je dois chômer ; vous voulez faire une bêtise, je dois la faire aussi. Vous iriez tous vous jeter à l'eau que je devrais m'y jeter avec vous !

LOUIS. — C'est pas la peine de rouler de gros yeux et de montrer le poing. Nous sommes les plus forts et tu le verras à tes dépens. Vive la grève !

PIERRE. — Vive la liberté !

LOUIS. — Oh la liberté ! c'est du luxe !

### III

TROIS SEMAINES PLUS TARD.

PIERRE. — Eh bien, Louis, quoi de neuf ? Vous tenez toujours ?

LOUIS. — Non, c'est fini, demain nous reprenons tous le travail.

PIERRE. — A la bonne heure ! M'est avis que vous auriez mieux fait de commencer par là. Voilà trois semaines perdues.

LOUIS. — Oh ! si ce n'était que ça, mais j'ai des dettes partout, chez le boulanger, chez l'épicier, chez le mastroquet ! ma femme est furieuse. Ah si je t'avais écouté, tu avais raison. Nous nous sommes laissé mener par le bout du nez comme un tas d'imbéciles que nous étions. Vois-tu, si nous avions été seuls, la grève n'aurait pas duré trois jours, mais il y avait là ces députés, ces socialistes venus soi-disant pour nous aider, nous encourager et qui ont tout gâté.

PIERRE. — Mais oui, il me semble qu'en commençant tout allait bien, vous étiez tranquilles.

LOUIS. — Ça ne faisait pas leur affaire, à ces gaillards là. S'en en avoir l'air, ils nous excitaient contre le patron, contre les camarades qui travaillaient encore. Il fallait voir comme ils étaient contents le soir où l'on a commencé par casser les vitres de l'usine. « Ça chauffe, camarades, ça chauffe, courage ! » Et ils attisaient le feu, ils ne parlaient plus de grève, de travail, d'augmentation, c'était toujours de révolution, de guerre aux riches, de socialisme, de politique. Et puis on a commencé à taper sur les camarades qui allaient à l'atelier. « C'est des traîtres », disaient-ils.

PIERRE. — J'en sais quelque chose, j'ai failli être assommé un matin, et sans une patrouille de cavalerie qui passait, j'aurais passé un mauvais quart d'heure.

LOUIS. — Ma foi ! quand la police, la gendarmerie, la troupe s'en sont mêlées et que les tambours ont roulé pour les sommations, ça n'a plus été si drôle. « Ça chauffait trop » pour ces messieurs. Ils se sont mis à éteindre le feu, à parler de calme. La larme à l'œil, ils ont parlé d'arrangements avec le patron, de conciliation.

PIERRE. — Parbleu, il avait obtenu ce qu'ils voulaient. Du bruit, de l'agitation, les affaires compromises ou arrêtées, le travail en souffrance, de la misère un peu partout. Ils auront beau jeu maintenant pour pérorer, pour dire que la société est pourrie, que l'ouvrier est écrasé par la force, pour débâter contre l'armée qui les tient en respect. Va, ils sont rudement contents, c'est leur métier de mettre sens dessus dessous.

LOUIS. — Enfin c'est fini et on ne m'y reprendra plus à faire la grève. J'en ai assez d'une fois.

PIERRE. — Ecoute, mon vieux : je vais bien t'étonner, mais je crois que la grève a du bon quelquefois..... quand elle réussit.

LOUIS. — Farceur, va ! Mais c'est là le diable : réussit.

PIERRE. — Sérieusement, la grève peut avoir du bon ; seulement, avant de faire grève, il faudrait :

1° Avoir dans sa poche un bon carnet de caisse d'épargne, de façon à pouvoir dire au patron : J'ai là de quoi vivre cinq ou six mois en rentier ;

2° S'informer auprès des gens compétents si ce que l'on demande est juste et raisonnable ;

3° Mettre à la porte tous les brouillons qui veulent fourrer de la politique là où elle n'a rien à faire et qui spéculent sur le désordre ;

4° Respecter la liberté du travail en particulier et toutes les libertés en général, et enfin

5° Se méfier du mastroquet et de l'alcool. Avec ma recette, il n'y aura plus que de bonnes grèves, des grèves utiles, des grèves courtes, dont personne ne souffrira.

LOUIS. — Tu as raison, fais-toi professeur de grève.

PIERRE. — Oh ! je n'aurais guère d'élèves, car, vois-tu, les fous ne courent pas après les bons conseils et ont trop peur du simple bon sens.

Maurice CONSTANÇON.

## CAUSERIE

### La Bienveillance.

Qualité assez rare, exquise, qui est l'apanage des natures supérieures. Elle ne saurait appartenir à un être vulgaire, elle exclut la bassesse, la malice, elle implique l'autorité. Elle se différencie de la bonté en ce qu'elle ne vient pas du même courant intime, mais est un de ses adjutants.

Dans toutes les castes sociales elle peut s'exercer, quoique ce soit plutôt une vertu des classes élevées, mais l'élévation est relative. Le Roi — dans les pays où il y en a — peut-être bienveillant envers son entourage et le maître ramoneur peut l'être pour ses petits acolytes. Il faut d'abord avoir le sentiment de sa valeur personnelle pour être bienveillant, car il y a de la fierté dans l'acte, le sens de supériorité s'exerce le premier, parle, consent, excuse, accorde.

La bienveillance n'est pas synonyme de charité, une nuance saisissable existe entre ces vertus de même couleur : la bienveillance est une pensée et la charité est une action. L'une s'exerce en paroles et en gestes ; l'autre en dons.

La bienveillance est une qualité féminine — remarquez en passant que presque toutes les qualités empruntent le genre féminin. — Chez les hommes, elle confine à la galanterie — mais galanterie de bon aloi, cette galanterie qui se perd tuée par le féminisme — qu'il s'agisse d'offrir sa place en tramway à une femme obligée à se tenir debout sur la plate-forme, ou qu'il s'agisse d'effleurer de sa moustache les doigts d'une mondaine, le galant homme se reconnaît à son aisance, à la simplicité de son allure.

Or, puisque les petits exemples *vrais* vous plaisent, je puis bien citer ici un fait insignifiant, mais concordant, arrivé à l'Exposition au restaurant Chinois qui était le point d'arrivée du Transibérien. Il pleuvait à flots — c'était novembre — l'aspect des pauvres palais blancs était lamentable et, du haut de ce restaurant, derrière les carreaux colorés de la véranda, on apercevait le Champ de Mars en grisaille. Une vitre brisée derrière notre table, l'unique qui fût libre, envoyait un coulis glacé dans le cou. Les tables voisines étaient retenues. L'une fut vite occupée : deux gros hommes, larges, tapageurs, au verbe haut s'y installèrent et l'un d'eux lorgnant notre uniforme, s'écria : « — Veine ! sans ma précaution, nous avions cette mauvaise place. » De l'autre côté de nous s'asseyaient deux autres messieurs. Calmes, sans bruit, commandant vite, à demi-voix, leur menu, ils virent notre ennuï. L'un se leva tout de suite : « — Mesdames, dit-il, veuillez me faire le plaisir de changer de table avec moi. »

Nous hésitions, et des courtoisies exprimées, il résulta que nous dûmes céder, non sans avoir reconnu notre galant voisin. C'était le prince Henri d'O.... le distingué explorateur.

La galanterie, la bienveillance naissent de l'éducation, du milieu où se développera l'enfance, elles ne sont pas le fait de l'instruction, mais de l'exemple, de l'habitude, de l'entourage. Elles se transmettent par atavisme, elles s'acquièrent aussi : seulement, dans leur exercice, se reconnaît l'effort, le manque d'usage, la non-simplicité quand elles sont simulées.

Il semble que sourire dise : « Voyez quelle faveur je vous fais. » Au lieu de : « Je ne pourrais agir autrement. »

RENÉE D'ANJOU.

## Ça et là

### Un train en flammes.

Une terrible catastrophe s'est produite en Roumanie : un express venant de Bucarest, qui est arrivé à deux heures du matin à Palota, en repartit quelques minutes après pour Turn-Severin. Entre ces deux villes, existe une rampe très prononcée qu'il descendit à une vitesse de 15 milles à l'heure. Sur la même ligne, un train seulement chargé de fûts de pétrole suivait l'ex-